

LA PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

LXXV

PAUL Harmant écoutait sa fille d'un air impassible et semblait croire qu'elle défiait devant lui un chapelet de généralités, ou, pour mieux dire, de banalités. Au fond, il comprenait à merveille qu'elle venait de faire allusion à l'homme qu'elle aimait, Lucien Labroue. Peut-être cet amour n'était-il pas encore arrivé au point où tout cède devant la passion, mais il existait et son existence lui causait un profond effroi. Oui, si bronzée que fût son âme, l'idée de donner Mary à Lucien Labroue l'épouvantait. Il sentait un froid mortel glacé le sang de ses veines à la pensée de mettre la main de sa fille dans la main de l'homme dont il avait assassiné le père. De son côté, Mary, ne pouvant soupçonner ce qui se passait dans l'âme de Paul Harmant, se disait tout bas :

— J'ai bien fait d'aborder cette question. Je sais maintenant ce que mon père ambitionnerait pour moi, mais avant sa volonté il y a la mienne. Si Lucien Labroue m'aime un jour, je dirai : "Je veux !" et ma volonté s'accomplira.

Un long silence suivit les paroles prononcées à haute voix par la jeune fille. Le père et l'enfant se recueillaient. Paul Harmant rompit ce silence.

— Sortirons-nous aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Si tu veux, père, nous irons faire des visites. J'en dois une à madame Williamsson, dont la fille est mon amie, et qui demeure rue Bonaparte.

— Parfaitement, et tandis que tu seras auprès de ton amie, je monterai chez Georges Darier que je n'ai pas vu depuis mon retour.

— Le trouveras-tu, aujourd'hui dimanche ?

— C'est plus que probable. Il m'a dit qu'il ne sortait presque jamais le dimanche.

— Eh bien, j'irai le voir avec toi, fit vivement Mary dont le visage s'illumina soudainement à la pensée que Georges parlerait de Lucien.

— Je ne sais si ce sera bien convenable, objecta le millionnaire en souriant.

— Très convenable, répliqua Mary, une jeune fille peut aller partout avec son père.

— Soit, tu m'accompagneras... Georges Darier m'a écrit il y a trois jours, et je n'ai pas encore eu le temps de lui répondre.

— Il te remerciait sans doute d'avoir accepté, sur sa recommandation, son ami, M. Labroue ?

— Oui, mais dans cette occasion, c'est moi qui suis son obligé.

— Comment cela ?

— Georges Darier m'a rendu un véritable service, en me recommandant son ami.

— Tu es très content de monsieur Labroue ?

— Oui, c'est un garçon d'un réel mérite, qui connaît à fond son affaire.

— Et avec cela si bien élevé, si correct, si gentleman, n'est-ce pas ? ajouta vivement Mary. Tu

vois, père, qu'en croyant reconnaître en lui, à première vue, toutes ses qualités, je ne me trompais point.

Paul Harmant, sans répondre, regarda fixement sa fille. Mary devint pourpre, et, pendant une seconde, elle se reprocha d'avoir parlé avec trop de feu, mais elle reprit bien vite son assurance habituelle et se dit :

— Eh bien, après tout, tant mieux s'il se doute que j'aime Lucien. Quand viendra le moment de la lutte, la victoire sera plus facile.

L'ex-contremaître de Jules Labroue donna l'ordre d'atteler.

— Va t'occuper de ta toilette, chère mignonne, fit-il. Je vais m'apprêter.

Et elle monta dans son appartement. Une demie-heure plus tard un coupé à huit ressorts, attelé de deux grands carrossiers anglo-normands, admirablement appareillés, emportait le père et la fille vers la rue Bonaparte. Il était environ deux heures quand ils mirent pied à terre devant la maison du jeune avocat, et, sur l'affirmation du

— Cher M. Harmant, et vous, mademoiselle, soyez les bienvenus ! dit Georges en tendant la main au millionnaire et en s'inclinant devant la jeune fille ; voilà une visite qui me comble de joie.

— Je viens, mon cher avocat, répondre de vive voix à la lettre que vous m'avez adressée il y a quelques jours, répliqua Paul Harmant.

— Au lieu de vous écrire j'aurais dû aller vous remercier moi-même, vous et mademoiselle Mary, du bon accueil que vous avez faits à mon protégé. Je le voulais, mais d'écrasants travaux m'ont empêché d'accomplir un devoir qui était en même temps un plaisir. Excusez-moi, je vous en prie, et permettez-moi de vous présenter l'excellent ami qui fut mon tuteur, Etienne Castel, dont vous connaissez certainement le nom.

— Je connais non seulement le nom de M. Castel, répliqua Mary, mais plusieurs de ses tableaux, et je suis grande admiratrice de son talent.

— Moi aussi, ajouta le faux Paul Harmant, et je suis sûr de ne point m'abuser, car j'ai entendu faire l'éloge de M. Castel par des connaisseurs bien autrement compétents que moi.

Etienne témoigna comme il convenait sa gratitude de ces paroles obligeantes. Mary demanda :

— Exposerez-vous cette année, monsieur ?

— Non, mademoiselle. Depuis deux ou trois ans je n'expose plus et me contente de faire partie du jury d'examen.

Georges reprit :

— Je ne saurais vous dire, monsieur Harmant, combien j'ai été heureux d'apprendre que mon cher ami Lucien Labroue était admis dans votre maison. Croyez à toute ma reconnaissance...

— De la reconnaissance, interrompit Mary, il paraît que c'est nous qui vous en devons. Mon père affirme qu'en lui donnant M. Labroue vous lui avez fait un véritable cadeau.

— En effet, appuya l'industriel, votre protégé est pour moi un collaborateur précieux.

— J'espérais bien qu'il en serait ainsi. Je puis même dire que j'en étais certain d'avance, car je connaissais les grandes et sérieuses qualités de mon ami. Il n'en est pas moins votre obligé et vous regarde comme son bienfaiteur, comme son sauveur, et il a raison ; si vous ne lui aviez point tendu la main, il s'abandonnait au désespoir.

LXXVI

— Au désespoir ? répéta Mary palpitante.

— Oui, mademoiselle, répondit Georges.

— Mais à quel propos ? demanda le faux Paul Harmant.

— A ce propos que Lucien Labroue était arrivé à douter de lui-même et de son avenir. Or, le doute amène le découragement et le découragement conduit au désespoir. Lucien a beaucoup souffert sans l'avoir mérité jamais. Il était temps qu'un peu de bonheur vint cicatriser les blessures faites par un passé douloureux.

Le ci-devant Jacques Garaud se trouva tout à coup singulièrement mis à la gêne par les paroles de l'avocat. Il allait se lever et partir lorsque Mary, pour qui tout ce qui se rapportait à l'homme aimé offrait un prodigieux intérêt, prit la parole.

— Monsieur Lucien est sans famille, n'est-ce pas ? fit-elle.

— Oui, mademoiselle ; un crime l'a rendu orphelin, répliqua Georges.



Les deux amis allumèrent des cigares et gagnèrent le jardin de Luxembourg.—(Voir p. 110 col. 3.)

concierge que son locataire était chez lui, montèrent au second étage. Lucien Labroue avait quitté son ami depuis dix minutes tout au plus. Georges causait de lui avec son ancien tuteur Etienne Castel quand un violent coup de sonnette vint interrompre leur entretien. Presque en même temps la vieille servante Madeleine entra.

— Monsieur, dit-elle, c'est Monsieur Paul Harmant et "sa demoiselle." Je les ai conduits au salon.

— Ah ! par exemple, s'écria Georges, voilà une visite à laquelle je ne m'attendais guère ! aujourd'hui surtout. Mon cher tuteur, ajouta-t-il, en s'adressant à Etienne, je vais vous faire faire connaissance avec un des grands industriels de notre époque, le patron de mon ami Lucien Labroue.

— Je serai fort enchanté de le voir.

Tous deux se rendirent au salon.